

Aimer, rêver, dire, se souvenir avec Pontalis

Elles, de J.-B. Pontalis. Gallimard, « NRF », 201 p.

Passé présent. Dialoguer avec J.-B. Pontalis, de J.-B. Pontalis et J. André, F. Coblenca, J.-P. Dubois, J. Mehlman, P. Miller, H. Parat. Presses universitaires de France, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 152 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10331ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2007). Aimer, rêver, dire, se souvenir avec Pontalis / *Elles*, de J.-B. Pontalis. Gallimard, « NRF », 201 p. / *Passé présent. Dialoguer avec J.-B. Pontalis*, de J.-B. Pontalis et J. André, F. Coblenca, J.-P. Dubois, J. Mehlman, P. Miller, H. Parat. Presses universitaires de France, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 152 p. *Spirale*, (216), 51–52.

Aimer, rêver, dire, se souvenir avec Pontalis

ELLES de J.-B. Pontalis
Gallimard, « NRF », 201 p.

PASSÉ PRÉSENT. DIALOGUER AVEC J.-B. PONTALIS
de J.-B. Pontalis et J. André, F. Coblence, J.-P. Dubois,
J. Mehlman, P. Miller, H. Parat
Presses universitaires de France, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 152 p.

par MARIE CLAIRE LANCÔT BÉLANGER

Deux livres paraissent en même temps, l'un de Pontalis, l'autre avec lui. Pontalis nous a habitués, depuis quelque temps, à ces petits livres composés de fragments, de morceaux, de vignettes. Le dernier, *Frère du précédent*, a gagné le Médicis de l'essai. Celui-ci, avec ses petits récits ouvragés comme des dentelles, pourrait lui aussi décrocher un prix.

Éloge de l'amour

Peut-être s'agit-il de tenter de définir ce qu'est l'amour; ou plutôt de s'approcher de ce qu'est aimer. En près de quarante petits chapitres qui sont autant de figures ou d'histoires, Pontalis s'intéresse à l'art d'aimer. Il parle d'elles au pluriel, des femmes. Le pluriel sied bien puisque : « *Ne jamais parler de la femme. Aimer celles qui apparaissent et disparaissent "comme un beau jour de printemps", aimer celles qui avancent. Tomber et renaître dans l'amour.* » Mais ce sont aussi de couples qu'il s'agit. Des hommes et des femmes en relation, en fuite, en amour, en hésitation, en mémoire, au loin. Des couples célèbres d'écrivains ou de peintres. Des couples que Pontalis a connus, rencontrés, lus, inventés ou vécus. Il passe du *je* au *il* sans que l'on se questionne sur l'authenticité de chacun. De sorte que le lecteur, à son tour, pourrait être tenté de tous les incarner, tous en être, hommes et femmes, femmes et hommes : de l'infidélité à la séduction, en passant par la passion destructrice, l'amour de jeunesse, l'amour trahi, le jeu amoureux ou la peur d'aimer. Pontalis semble faire corps avec tous ces personnages, les porter, les habiter, les écrire avec une telle finesse, une telle bienveillance que l'on aimerait qu'il s'adresse à nous, qu'il parle de nous. Même sous les angles négatifs

qui peuvent se faufiler sous quelques traits.

Les titres des chapitres sont souvent éloquentes : « Romanesques », « Celle qui échappe », « Odile », « Image trouble », « Emprise nocturne », « Les femmes d'Ulysse », « Gisela / Gradiva », « Louise et Gustave », « La sultane », « Passage des étrangères », « La recluse », « L'explorée », « Passantes », « La grande fille ». Derrière cette déclinaison, qui aurait pu se continuer à l'infini, se trouve une phrase grave, tragique, adressée à la mère qui lui revient dans un rêve : « *Tu ne m'as jamais aimé.* » Ou encore, formulée, d'ici, par le poète Desjardins : « *Tu m'aimes-tu?* » Question, reproche, rendez-vous manqués, échecs qui se répètent dans diverses scènes, sous divers masques, porteurs de chagrin, de nostalgie, de regrets ou de joies éphémères : tout cela renvoie au premier objet d'amour, à la première histoire d'amour. Si souvent ratée.

Le sexuel, la vie, la mort

Trois moments forts se distinguent de ces multiples visages. On les retrouve au bout du livre, dans les derniers chapitres. Le premier raconte un « *Inventaire ante mortem* » à travers une relation que le narrateur a eue avec un ancien professeur, homme bon et généreux, à qui il doit beaucoup de son amour pour la littérature. Il le visite régulièrement. Lors de la dernière conversation, le professeur lui confie une manie, celle de consigner dans des Carnets des notes sur des livres et des films, des impressions, des listes, des inventaires. Alors que le narrateur vient pour une nouvelle rencontre, la concierge lui apprend que le professeur est décédé dans son sommeil; puis, tout en lui parlant du locataire disparu (« *nous*

sommes de simples locataires de nos vies brèves »), elle lui remet un petit paquet enveloppé de papier kraft contenant ces Carnets qui lui sont adressés. Le dernier Carnet parle des « Premiers émois ». Sa lecture plonge Pontalis-narrateur au cœur d'un souvenir d'enfance gardé vivide, celui du dernier regard vers son père qui se sait « *foutu* », puis de l'annonce de

son décès. Pour le consoler, une tante prit le petit garçon sur ses genoux et le serrant dans ses bras lui fit connaître un frisson comme il n'en avait jamais ressenti. « *C'est des années après que je compris que ce "premier émoi" liait en lui l'excitation sexuelle. Sous couvert de tendresse, et la présence, tout à côté, de la mort.* » Cette inquiétante étrangeté

Christian Barré, **Équivalence**, Art actuel et espace public, organisé par Artex, Montréal, 2004
Camion publicitaire, conducteur de camion publicitaire (Stéphane Boudreau)
3 images argentique transféré sur Lexan
Photo : gracieuseté de l'artiste



du lien entre le sexuel et la mort, nous pouvons l'avoir vécue, ou aperçue dans les rêves. Beckett, je crois, l'a évoquée dans « La dernière bande ». De même que la mort du professeur reprenait dans son ombre, par-delà le premier émoi, celle du père, parfois l'intensité surgit, déplacée vers d'autres objets, neutralisant un lien qui paraît étranger, saugrenu. Le deuil recouvre des émotions intenses et diverses qui ne se laissent pas toutes reconnaître.

Pontalis semble faire corps avec tous ces personnages, les porter, les habiter, les décrire avec une telle finesse, une telle bienveillance que l'on aimerait qu'il s'adresse à nous, qu'il parle de nous.

Le deuxième moment, « Nécrologie d'une inconnue », concerne « la mère de Pontalis ». Il raconte l'histoire d'une petite fille du début du xx^e siècle qui est devenue, à la fin de sa vie, une femme enfermée dans un silence hostile. « La petite fille dépourvue de grâce, la jeune fille à la harpe, la femme sensuelle et trompée par son lieutenant flambeur, la veuve avec ses deux fils, le nerveux et le sérieux, la solitaire qui trouve et perd une compagne, la femme âgée qui décline, la jolie morte, ça pourrait être ma mère. Ça ne l'est pas. Elle lui ressemble sur certains traits. J'en ai transformé la plupart. » Ce qui se remarque et touche, c'est l'insistance de Pontalis à parler de sa mère. En fiction ou en petit rappel, elle est présente dans tous ses livres. Que l'on se souvienne du dernier chapitre de *L'amour des commencements*, « Au bout du fil », où s'inscrit de façon troublante l'importance de cette femme, de la mère, qui, sous diverses images, diverses appellations, est toujours là. Et pourtant, se dérobe toujours : « Ma mère, cette inconnue. » Celle que l'on aurait aimé connaître et comprendre. Celle dont on aurait tant désiré être aimé. Celle du premier rendez-vous manqué.

Le dernier chapitre constitue un *happy end*. On ne saurait le reprocher à l'auteur, après avoir raconté toutes ces mésaventures amoureuses. Il célèbre avec émotion l'amour naissant, l'été, le mariage, la fête, la promesse. Il rappelle que l'amour existe,

qu'il faut lui laisser la chance de se déployer dans la beauté des êtres, des jours, des saisons. Ailleurs, Pontalis a écrit : « D'où nous vient l'amour des commencements sinon du commencement de l'amour ? »

L'effet Pontalis

J'emprunte à Hélène Parat cette expression qui décrit bien les effets d'une pensée particulière, celle de Pontalis. Une pensée du fragment, du

refus du système et de la totalité, du maintien de l'entre-deux, de l'éloge de la mobilité. Une pensée qui ne saurait requérir des disciples, des soumissions, des révérences, des dogmes, des passages obligés. Avec ce que cela comporte de marges qui gardent leur part de flou et d'ombre, leur aspect d'insaisissable. Une journée de printemps 2006, Jacques André eut l'idée de rassembler un certain nombre de psychanalystes et d'écrivains pour « dialoguer » et échanger avec Pontalis. Le petit livre bleu redonne les questions et les réponses des intervenants. Le résultat est intéressant.

Si Pontalis manie avec habileté et profondeur l'art du fragment, certains ont été tentés d'en faire autant avec moins de bonheur. C'est là un côté moins heureux de l'effet Pontalis. Il ne s'agit pas de passer d'un sujet à l'autre, de les effleurer, de les empiler pour faire un ensemble qui se tienne avec cette magie que Pontalis distribue dans ses écrits. Certains manient les mots « perte, absence, méfiance pour les concepts, refus de la totalité unifiante, langage et image, mélancolie et nostalgie, mauvais objet... » glanés ici et là dans les textes de Pontalis sans leur rendre le poids de l'âme qu'ils ont dans leur texte d'origine. Cela ressemble à un exercice de style ou à un étalage prétentieux. Malgré tout, les réponses de Pontalis sont remarquables et elles lui permettent de préciser sa pensée, dont sa « réticence à définir le cours d'une analyse comme

processus [...] Je préfère parler de traversée [...] » Une traversée évoque davantage l'aléatoire, ce mouvement où se retrouvent des passagers sans destination assignée ni itinéraire précis, avec ses tempêtes, ses stases, ses avancées, ses reculs. Belle image qui nourrit quelquefois les inquiétudes des analysants qui voudraient pouvoir aller rapidement d'un point à un autre sans avoir à se laisser porter par le flottement des mots, celui des silences, des rêves, des errements, des pleurs et même des rires.

J. P. Dubois expose finement la pensée de Pontalis autour de la notion d'incarnation comme « une modalité particulière d'implication du corps ». Avec lui comme avec quelques autres, les sources (dans le beau sens de ce qui alimente de façon souterraine et fournit de l'énergie) de la pensée de Pontalis sont évoquées : Valéry, Proust, Winnicott et surtout Merleau-Ponty figurent en haut de liste. De Winnicott, Pontalis notera comment il lui a servi pour se déprendre du lacanisme militant. On pourrait ajouter que Winnicott — tout ambiguë que soit sa pensée et toute particulière qu'ait été sa pratique — est parfois cité, avec des « Winnicott a dit, Winnicott a fait » devenant ainsi une pensée aussi réifiée, systématisée, jargonisée et déviée que l'est souvent celle de Lacan.

Lire et relire Pontalis

Dans ce qui semble avoir été l'harmonie de cette journée d'échanges, une fausse note — en fallait-il une ? — détonne. C'est l'écrivain américain Jeffrey Mehlman qui l'apporte. Sa lecture des textes de Pontalis souligne d'abord l'impact libérateur qu'a créé le *Vocabulaire de la psychanalyse* lors de sa parution en 1967. Il s'agissait, pour Laplanche et Pontalis qui en furent les auteurs, « d'ouvrir » le texte de Freud, comme on ouvre un corps certes, mais surtout comme on ouvre une fenêtre, une brèche dans un mur trop étanche. Puis, Mehlman reprend ce que Pontalis a nommé « Une plume pour deux » et s'aventure dans une lecture féroce de ses derniers textes. On assiste alors à une « analyse » où Mehlman établit des correspondances entre les noms, les lieux, les personnages; travail d'autopsie qui ouvre à son tour les textes de Pontalis, en dégage des passages secrets, des réseaux de veines, des raisonnances bizarres pour lier et jusqu'à ligoter Pontalis à Laplanche. On demeure saisi par son

déchiffrement de limier où se faufile le vignoble de Laplanche. La réponse de Pontalis ne sera pas tendre, rappelant comment la figure du double est une figure de mort. Défendant l'Américain Stoller que Mehlman a écorché au passage, Pontalis renvoie à la question de la perversité et du mal élaborée dans deux numéros de la *Nouvelle revue de psychanalyse* (n^{os} 33 et 38).

À travers différentes questions, de façon insistante, s'installe le goût de lire et de relire Pontalis (tout ce qu'on n'a pas vu, pas compris, pas retenu et qui semble ici si riche); les deux femmes du groupe sont particulièrement responsables de cet élan. Elles donnent aussi les deux meilleurs textes du recueil. Françoise Coblenca a relu Pontalis pour y dégager l'essentiel de ses propos sur les rêves et tenter de mieux saisir, avec lui, ce qu'est une « pensée rêvante ». Avec des propos très clairs, elle montre comment Pontalis est davantage fasciné par « le rêve » que par le rêve lui-même. Plus touché par l'expérience du rêve, par sa fonction dans la cure que par son contenu. Reprenant son attachement à Valéry, Pontalis place le rêve comme un « autre régime de pensée » : « le rêve est une pensée qui ne sait pas qu'elle pense. » Chez Proust, pour qui « la réalité ne se forme que par la mémoire », Pontalis découvre l'espace du rêve, comme une terre étrangère à conquérir. Et la pensée incandescence, la parole échappée, l'*Einfälle* qui surgit au cœur de l'association doit beaucoup au rêve, ce lieu intermédiaire que Pontalis recherche, « temps entre la nuit et le jour, espace qui risque toujours d'être perdu de vue ».

Même plaisir avec les propos d'Hélène Parat qui terminent le livre. Sans pratiquer un effet de clôture : sa lecture de Pontalis est nuancée et incite à la relecture des textes cités. Elle réussira, avant que celui-ci ait publié son *Elles*, à faire parler Pontalis de la mère, de l'inceste, de la passion : « la mère de la réaction thérapeutique négative »; « l'inceste comme le signe d'un impossible décollement »; « la relation mère-fille, cet alliage d'amour et de haine à l'origine de toute passion ». Parat réussit à laisser se déployer la pensée de Pontalis à travers ses mots et à nous le rendre présent, émouvant. Dans la mobilité de sa pensée, la finesse, l'entre-deux, les couleurs estompées des « water colors » qui le caractérisent, l'espace intermédiaire permet à la pensée d'advenir, au rêve de rêver, à l'analyse d'être une traversée. ☺